

'A'A'

SUPER POSITION
THE RIGHT CHOICE

FRÉDÉRIC DRUOT SAYS WHAT HE THINKS, ARTICULATES HIS IDEAS, WITHOUT RAISING HIS VOICE. THIS IS NO REASON NOT TO LISTEN TO HIM, BECAUSE HE KNOWS WHAT HE IS TALKING ABOUT. HE HAS KNOWN FOR A LONG TIME THAT DEMOLITION IS NOT A NECESSITY. NOT TO PROTECT, FREEZE, MUMMIFY, BUT RATHER, SO THAT LIFE CAN CONTINUE, AND BECAUSE IT FORCES US TO BE INTELLIGENT AND PREVENTS HARMFUL GENERALIZATIONS.

NOT TEARING DOWN IS A STRATEGY

ANY WAY

NE PAS DÉMOLIR EST UNE STRATÉGIE

FRÉDÉRIC DRUOT DIT CE QU'IL PENSE, ARTICULE SES IDÉES, SANS ÉLEVER LA VOIX. CE N'EST PAS UNE RAISON POUR NE PAS L'ÉCOUTER, CAR IL SAIT DE QUOI IL PARLE. CELA FAIT LONGTEMPS QU'IL A COMPRIS QU'IL NE FALLAIT PAS DÉMOLIR. NON POUR PROTÉGER, FIXER, MOMIFIER, MAIS AU CONTRAIRE POUR QUE LA VIE CONTINUE ET PARCE QUE CELA FORCE À ÊTRE INTELLIGENT ET EMPÊCHE LES GÉNÉRALISATIONS ABUSIVES.



Des pages de *Libération* mises au noir par Frédéric Druot : une série de mille «vis-à-vis» dénommée *La nuit, je mens* qui désorganise les fausses vérités et réorganise les vrais mensonges des pages périssables d'un quotidien pour ne jamais les perdre et les transformer en papiers peints.

« J'AIMERAIS HABITER LE TAJ MAHAL. »

En 1985, dans un texte écrit avec Épinard Bleu pour *L'Architecture d'Aujourd'hui*, Jacques Hondelatte rêvait : « *J'aimerais bien habiter le Taj Mahal, la tour de Pise, la statue de la Liberté, les jardins de Grenade, le projet de Nouvel à la Défense, les grottes d'Altamira, Saint-Marc de Venise et les arènes de Séville.* »

Habiterait-on mieux ce qui n'est pas fait pour être habité ? Par ces temps de crise, froids et humides, la qualité des projets progresse indiscutablement, l'architecture est de plus en plus l'objet de débats, elle est de plus en plus médiatisée.

Bizarrement, jamais plus qu'aujourd'hui, le logement « traditionnel » n'a autant ressemblé au logement « collectif », le logement « urbain » au logement « rural ». Bizarrement, jamais plus qu'aujourd'hui, le logement n'a été que la reproduction indéfiniment ressassée du modèle bourgeois, plus ou moins rétréci, plus ou moins adapté aux dernières normes socio-économiques. Bizarrement, paraît définitivement admise et reconnue cette réponse traditionnellement précise aux prétendus besoins précis de la famille moyenne idéale : l'homme qui travaille et la femme qui reste au foyer pour s'occuper des trois enfants qui vont à l'école.

En refusant de fait l'évolution de la nature de la morphologie et du fonctionnement du logement, on refuse quelque peu de reconnaître l'évolution du concept de famille. Je reprends : le logement serait un sujet aussi tabou que celui de l'unicité de cette cellule familiale, dont on nous dit qu'elle est le fondement de nos sociétés.

Le logement habituellement proposé est un assemblage d'espaces exactement définis par une fonction très marquée, les espaces extérieurs sont généralement anecdotiques, le mobilier plus ou moins intégré, les surfaces, les fonctions, l'équipement plus ou moins rationalisés. Soyons lucides : on habite un peu coincé aux entournares. Il faut dire aussi la panique quand il s'agit de dessiner un appartement et que le seul positionnement de l'interrupteur de la prise commandée dans une chambre de 2,70 m sur 3,40 m implique la position du lit, une seule façon de meubler, peut-être une seule façon d'habiter. Le fonctionnel compromet la liberté de l'usage. Souhaitant échapper à l'implacable déferlement de logements standardisés, conventionnés, proposés par le marché de l'immobilier, vivre dans des lieux étranges, vastes et généreux, apparaissait comme une solution attirante pour notre génération.

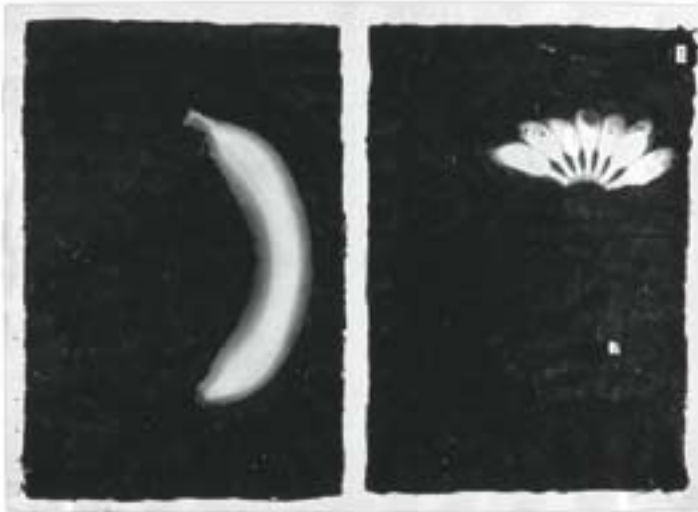
Pour exorciser ce mal, nous avions, avec Jacques Hondelatte, choisi l'enthousiasme, la légèreté, et pris quelques libertés avec

insouciance. Nous pensions que réfléchir au logement, quand on est architecte, c'est s'accorder avec grâce et élégance à la préparation du plaisir des autres en leur offrant une liberté maximale d'usage. C'était un remède naturel, pour un objectif assez simple, qui semblait évident et aisé à atteindre. Comment pouvions-nous imaginer que tous les architectes, tous les bailleurs, tous les maîtres d'ouvrages, tous les entrepreneurs n'en conviendraient pas puisqu'il n'y avait pas de pensée plus sage et plus enthousiasmante que celle-là ?

Comment ne pas en être certain, dès lors que ce que nous avions pensé, écrit, était publié ? Dès lors que, dans le même numéro de *L'Architecture d'Aujourd'hui*, Lucien Kroll et Jean Nouvel revendiquaient la même simplicité et la même générosité ? Lucien Kroll écrivait sur sa pratique ethnologique amiable. Jean Nouvel et Jean Marc Ibos présentaient les premières études de Nemausus en s'appuyant sur deux fondements historiques : la valorisation du contexte urbain et la quantité d'espace. Que pouvait-il y avoir de plus joyeux ? Le territoire s'éclaircissait, les perspectives s'allongeaient, le mystère revenait...

40 ans après les débuts de la reconstruction, la question du logement allait enfin s'épaissir et donner des réponses grasses et généreuses, des Taj Mahal, des tours de Pise, des lofts new-

yorkais pour habiter. Il suffisait finalement d'oublier l'architecture. Il suffisait d'éclairer le grand territoire, d'en multiplier et d'en étirer les perspectives, d'en chatouiller les franges, de rester attentif aux intentions et précis sur le bénéfice des usages, de penser une économie tenue, d'alléger le superficiel, d'augmenter la capacité, la fluidité, la diversité, de se placer à l'intérieur en regardant dehors et sourire enfin. Mais le temps a passé et rien n'a changé. Etions-nous de doux rêveurs ? Lucien Kroll et sa bienveillance s'évaporaient dans la solitude des limbes, Nemausus dans les nimbes de l'exception et des ébats de la communication. Pire que cela, la réalisation de ces 120 logements suffisait à la France entière des constructeurs pour se rassurer et éluder la question. Combien de projets dans les années qui suivirent en ont pillé l'image, les textures, les manières, sans en retenir jamais l'essence ? Oubliée la vie, oubliés les gens ! Les architectures se regarderaient encore une fois de l'extérieur. Les architectes seraient toujours des fabricateurs de clos et d'enveloppes, des emballeurs plus ou moins élégants des programmes ficelés, aux ambitions archaïques et aux typologies convenues. Raymond Devos, parlant des chaussures qu'il venait d'acheter, disait : « *Elles font bien dehors mais, dedans, elle font mal...* » Le logement restait une belle chaussure ! Que fallait-il faire ? À qui fallait-il



Pages of the daily paper *Libération* have been blackened by Frédéric Druot : a series of 1.000 pages « vis-à-vis », called *La nuit, je mens* which disrupts false truth and reorganizes true lies of perishable pages of a daily paper in order to never lose them or transform them into wallpapers.

“I’D LOVE TO LIVE IN THE TAJ MAHAL”

In 1985 Jacques Hondelatte wrote an article, with the Épinard Bleu an architectural agency in Bordeaux, for the French magazine *l’Architecture d’Aujourd’hui*, where he expressed his dreams: “I’d love to live in the Taj Mahal, or the Tower of Pisa, the Statue of Liberty, the gardens at Granada the architect Jean Nouvel’s project at la Défense, the caves at Altamira, Saint Mark’s in Venice or the bull ring of Sevilla”.

Would we live better in places that are not supposed to be lived in? In spite of these cold and damp times of crisis, unquestionably the quality of architectural projects is improving continually; architecture is more and more the object of heated debate, and more and more mediatised.

Strangely, “traditional” housing has never more resembled “collective” housing than it does today. The same goes for “urban” housing resembling “rural” housing. Strangely, housing has never been more of a continually rehashed version of the bourgeois model than it is today; more or less reduced in size, more or less adapted to the latest socio-economic norms and standards. Strangely, it seems that the old adage concerning the precise needs of the ideal middle class family, has finally been accepted and recognised, whereby the husband works and the wife stays at home to look after

their three school age children. Refusing *de facto* to recognise that the morphology and functionality of modern housing has evolved over the years, is tantamount to refusing, at the same time, that the concept of the family has also changed. Again would the subject of housing have become just as taboo as the uniqueness of the family unit revered as the foundation of modern society? The type of housing usually on offer is just a collection of different spaces with specific function; the furniture more or less fixed and fitted, with more or less rational decisions dictating the different surface areas, their functionality and equipment, and with a garden and outside areas almost anecdotal. To be frank: our housing standards are a little cramped!

Then there is the panic one feels when having to design an apartment and the only place for the circuit switch in a bedroom of 2.7 m by 3.4 m, dictates the position of the bed, the furniture and perhaps even the way the room is used. Functionality compromises the freedom of the way we use things.

It seemed like an attractive solution for our generation to live in strange, generous places, with lots of space; escaping from the relentless tide of standardised, conventional housing proposed by the property market.

To exorcise this evil, we decided, with Jacques Hondelatte, to be more enthusiastic, more light-hearted, and even a little carefree. We believed that when an

architect is considering a housing project, it should be done with grace and elegance, as part of the preparation of offering others the pleasure of total freedom in the way they use their home. This seemed a natural, relatively obvious, and easy to achieve solution, to what was ostensibly a simple problem.

How could we have imagined that architects, financiers, contractors and builders would not agree with what was ultimately the wisest and most exciting strategy to adopt?

How could we not be confident when our thoughts and ideas had already been published?

At the same time, and in the same edition of *l’Architecture d’Aujourd’hui*, Lucien Kroll and Jean Nouvel were also emphasising the same simplicity and generosity. Lucien Kroll wrote about his friendly ethnological ideology. Jean Nouvel and Jean Marc Ibos were presenting their first proposals for the Nemausus project in Nimes, based on two historic fundamentals: adding value to the urban environment and the quality of space.

What could be better? The landscape became clearer, the horizons stretched out further, the mystery started was coming back...

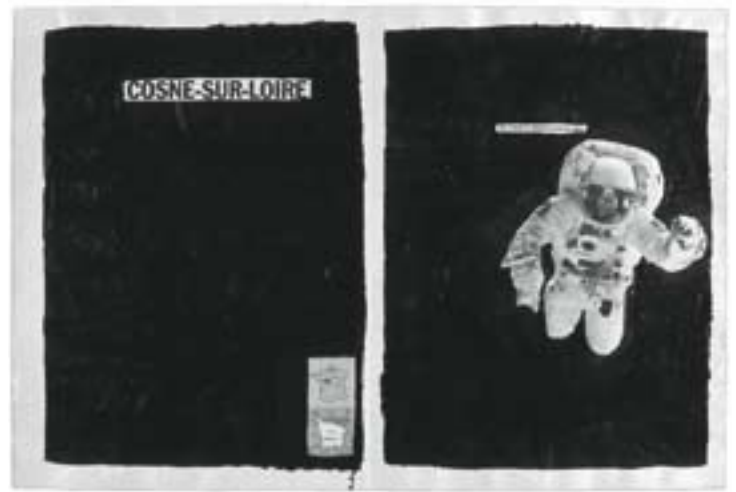
40 years after the beginning of reconstruction, the question of housing was at last starting to crystallise, providing bold and generous solutions to be lived in, new Taj Mahals, new Towers of Pisa and lofts from New York. In the end, the best

thing to do was to forget all about architecture. Just shine more light on the big picture, increase and lengthen perspectives, play out on the fringes, pay attention to the original intentions and be precise about user benefits, think about the economies involved, reduce everything that is superficial, increase capacity, fluidity, diversity, be on the inside looking out, and at last, smile.

But time passes by and nothing has changed. Were we just a bunch of dreamers? Lucien Kroll and all his goodwill just evaporated in a lonely state of limbo, with Nemausus being clouded by the nimbus of exception and the inevitable

PR roundabout. Worse than that, it seemed that these 120 homes were all that was needed for all the developers in France to feel reassured, and then completely avoid the question. For years afterwards, how many projects clearly stole the image, the textures, the style, without ever really appreciating the essence of the project... Forget about the quality of life, forget about people! Architecture concentrated, once again, on external appearances. Architects will always be makers of enclosed spaces and envelopes; packaging, in more or less elegant wrappings, their readymade programmes with archaic ambitions and conventional typologies. When Raymond Devos spoke about the shoes he had just bought, he said: “they’re OK outside but inside they hurt...”. Housing remained just like a new brand shoe!

What should be done about it?



parler ? Qui fallait-il convaincre pour que le logement sorte de son froid chemin ? Quel court-circuit fallait-il inventer ? Quelle machine fallait-il enrayner ? Quelles occasions fallait-il saisir ? Où se situait le territoire de la liberté d'usage ?

« UN CAS D'ÉCOLE : LA CITÉ LUMINEUSE À BORDEAUX. »

En 1995, les 80 familles encore présentes dans la cité Lumineuse crient leurs désirs de rester dans leur Taj Mahal. Celui-ci est un immeuble de 360 logements construit en 1960 alors destiné à la démolition. En écho à ces cris, nous étudions sa conservation, alternative à la démolition et, travaillant sur la question de ses capacités de transformation, nous pensons avoir enfin trouvé « Le territoire » du logement. Depuis 35 ans, la « Lumineuse » se dressait, rayonnante, face à la Garonne, offrant à ses habitants le spectacle grandiose d'une géographie exceptionnelle. Aérienne pour ceux qui l'habitaient, mais aussi pour ceux qui, objectivement, voulaient bien en considérer les qualités. Pour tous les autres, la majorité, c'est-à-dire finalement personne, la « Lumineuse » était l'enclave du mal, portant, à elle seule, toutes les difficultés du monde. La misère, la drogue, l'insécurité étaient ses stigmates, au service d'un *credo* public

qui, des banlieues de Lyon et Paris en passant par Marseille et par de méchants quartiers de villes du Nord, se termine encore aujourd'hui par cette conclusion : démolissons. La démolition donnerait-elle des ailes à la croissance ? Relancerait-elle le secteur industriel à peine vivant de Bordeaux ? Stopperait-elle net le trafic international de stupéfiants ? Empêcherait-elle la petite violence ? Ou ne ferait-elle qu'amaigrir les questions de société en déplaçant les sujets vers d'autres lieux ? Sur trois 300 familles (1.500 personnes), plus de 250 ont été poussées dehors, encouragées par l'incroyable stigmatisation de leur immeuble. Comment auraient-elles pu faire autrement et rester dans un immeuble dont on disait tant de mal ? Comment inviter ses amis dans « l'enfer » ? Ne pas démolir, c'était garder le petit équilibre simple d'une organisation de quartier. Ne pas démolir, c'était donner la possibilité à des habitants de conserver le bénéfice d'une situation géographique remarquable et de ne pas pleurer 35 ans d'histoire. Transformer, c'était faire la démonstration de l'incroyable capacité d'évolution de l'immeuble par la transformation de chaque appartement existant. C'était imaginer que l'image négative que portait l'immeuble pouvait être bousculée et passer vers un état « radieux ». Transformer, c'était percuter la question du logement

contemporain en desserrant le frein des modèles, hors des réglementations, mais dans le pur respect des règles de l'art. Transformer, dédensifier, étendre, identifier, ajouter, offrir, ouvrir, c'était faire de l'immeuble un objet de convoitise et de jalousie. Pensant au « *suspending judgement* » de Rem Koolhaas, j'avais imaginé qu'au pire, on pouvait plonger cette cité dans un « coma merveilleux » pendant la durée duquel l'attention et les regards publics auraient été plus doux, plus attendris, plus attentifs pour qu'à son réveil, la bête se transforme en carrosse. Je sais la difficulté de circonscrire en un seul mot une pensée. Le terme de démolition est encore l'exacte exception de cet exercice. Ses 10 lettres semblent régler d'un trait les cas sans issue de notre société. Malheureusement, fin 1995, aucun mot contraire aussi simple et aussi déraisonnablement efficace ne coulait de la plume de madame la sous-préfète qui signait l'arrêté d'autorisation de démolition. Le verrouillage du logement persistait.

« IL S'AGIT DE NE JAMAIS DÉMOLIR. »

« *Il s'agit de ne jamais démolir, ne jamais retrancher ou remplacer, toujours ajouter, transformer et utiliser* »... Ainsi commence le rapport d'études que nous avons réalisé avec Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal pour le ministère de la Culture et de la Communication, ministère

de tutelle de l'architecture et des architectes. La question soulevée par Jean-Jacques Aillagon en charge de ce ministère portait sur la recherche de solutions alternatives à la démolition des grands ensembles de logements. Ce questionnement légitime était suscité par l'inquiétude liée au fol engouement pour les démolitions que prônait un autre ministère à peine créé, celui de la Ville. Côté ministère de la Ville, la machine était lancée, l'ANRU, le guichet unique, les premiers dossiers de démolitions/reconstructions présentés par des bailleurs heureux de trouver des financements par le biais de solutions toutes faites. Aucun débat n'eut lieu sur le sujet entre les deux ministères, aucun commentaire du ministère de la Ville sur les intentions attentives et éclairées du ministère en charge de l'architecture.

« RIEN, C'EST QUAND MÊME QUELQUE CHOSE. »

La volonté de ne jamais démolir n'est pas née d'un sens poussé du devoir de mémoire ou de quelques idées nostalgiques sur la question du patrimoine. Ne pas démolir, c'est désormais construire une stratégie. Une stratégie d'enrayement de la fatalité et du désenchantement. Une stratégie de réengagement

Suite page 72



Who should we talk to? Who needed to be convinced, so that housing could finally turn off its long cold road? What short circuit needed to be invented? What machinery needed to be jammed up? What opportunities needed to be taken?

Where is that land of freedom, where things can be used as we see fit?

“PERFECT EXAMPLE: THE CITÉ LUMINEUSE AT BORDEAUX”

In 1995, the 80 families still living in the Cité Lumineuse made it clear they wanted to stay in their Taj Mahal, a building of 360 apartments built in 1960 and scheduled to be demolished. Taking their desires seriously, we took a close look at the idea of keeping the building, the only alternative to demolition, and whether or not it could be renovated and transformed. We thought we had finally found housing’s “promised land”.

For 35 years, the “Lumineuse” stood in splendour, looking over the River Garonne, providing residents with amazing spectacles of the exceptional surrounding countryside. The inhabitants, and those who, objectively, preferred to see its qualities rather than its defects, had the impression of floating in space, lighter than gravity, or that they were flying. For the others, the majority, but in the end nobody, the

“Lumineuse” was the enclave of all that was bad, solely responsible for all the problems of the world. The stigmas of extreme poverty, drugs and insecurity reinforced the credo of public opinion, which in the suburbs of Lyon, Paris and Marseille, as well as the more dangerous areas in some towns in the North of France, ended up with the same result, echoed even today: Demolish! Demolish! Demolish!

But, would demolition change the local economy and see living standards improve? Would it relaunch Bordeaux’s struggling industrial sector? Would it put a stop to international drugs trafficking? Would it prevent petty violence? Or would it just impoverish society by simply transferring these people somewhere else?

Of the original 360 families (1,500 people), more than 250 were forced to leave, encouraged by the incredible stigmatisation of their high rise building. How could they stay in a building which had such a bad reputation? How could you invite friends to such a “hellish” place?

On the other hand, not to demolish the building meant keeping some sort of local equilibrium. Not to demolish the building, meant letting the residents maintain their stunning geographic location and not regret the past 35 years.

Renovating the building, by transforming each of the remaining apartments, would demonstrate its incredible capacity to evolve and change. Imagine

that the building’s negative image could be knocked aside to make way for a more “glorious” future. Transforming the building would be like hitting the problem of contemporary housing head-on by releasing the break on acceptable models, breaking all rules and regulations, but done in a very professional manner. Transforming, providing more space between individual apartments, making them bigger, making additions, opening up the space, giving homes an identity, would just incite envy and jealousy.

With Rem Koollhaas’ “suspending judgement” in mind, I imagined that at worst “la Lumineuse” could be put into a “marvellous coma” during which public opinion would be kinder, more friendly and understanding, so that when it eventually awoke, the beast became beautiful, like in a fairy tale.

I know how difficult it is to logically define a thought in just one word. But the term demolition is precisely the exception to the rule. In this case, its ten letters seem to rule a definitive line under society’s immobility. Unfortunately, at the end of 1995, the local Subprefect was unable to pen a single word in opposition which could evoke the same simplicity and unreasonable efficiency; she, therefore, signed the authorisation to demolish the building.

Housing policy still remained completely blocked.

“NEVER RESORT TO DEMOLITION”

“Never resort to demolition, never remove or replace anything, always make additions, transform and re-use”... These are the opening words of the report we made in cooperation with Anne Lacaton and Jean-Philippe Vassal for the ministry of Culture and Communication, being the ministry responsible for architecture and architects. The minister, Jean-Jacques Aillagon, had asked that we look for alternative solutions, rather than simply demolish older mass-housing projects. This was a legitimate request, given the minister’s uneasiness with the enthusiastic adoption of demolition as the prime solution to this sort of housing problem, by the much “younger” ministry of the Town and City.

In fact, the latter was forging ahead with this idea, and had created the National Agency for Urban Renovation (in French the ANRU, *Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine*) to be the sole administrative decision making and funding authority for housing demolition and reconstruction. They had already received a number of demolition / reconstruction projects from developers, who were obviously delighted to have found a new source of funding. The two ministries never discussed the topic together, and furthermore, the ministry of the Town and

Continued page 73

**« MÊME LA MADELEINE,
ON PEUT LA TRANSFORMER:
FINI LES ENTERREMENTS,
PLACE À LA NATURE SAUVAGE. »**

**“EVEN THE MADELEINE
CAN BE CONVERTED:
NO MORE FUNERALS,
LET THE NATURE COME.”**





de l'architecture sur le champ des plaisirs, sur la question d'habiter, d'occuper, sur la question générale de la liberté d'usage des lieux et des espaces. Conserver et transformer sont des moyens de se glisser dans les interstices des dérèglementations, de la diversité, de la multiplication des cas et des attitudes. Ce n'est pas une stratégie de l'exception mais une stratégie de la masse. Il s'agit bien de faire de façon massive et infiniment variée ce que tout un chacun espère de l'usage du monde. Les lamentations et les espoirs déçus des architectes s'égrènent au fil des 30 dernières années sur le sujet, jusqu'à en constituer une forme élégiaque de la revendication, admise, reconnue et inoffensive. Loin de l'Europe, la touche française, l'exception culturelle, les pôles d'excellence et autres lance-roquettes, sont aujourd'hui les représentations les plus oniriques de cette lente plainte. Sur le fond, ces expressions narcissiques sont marquées par la désespérance d'un manque de reconnaissance et d'un manque d'amour. Par tropisme ou consciente activité, cette triste réalité se drape de joie et d'énergie pour mieux se pencher sous les lumières de la scène des affaires. L'exception doit être réservée à la médiocrité. Sans cet objectif, l'exception et la singularité seront les moyens les plus efficaces pour confirmer l'indigence et l'étendre. 75 % de la masse financière globale des travaux du bâtiment est affectée à la construction de logements,

95 % des constructions de logements donnent naissance à des produits standards et financiers. L'agitation est à porter sur la masse et non sur les phénomènes perturbateurs d'attention. Pour le logement, ne pas démolir c'est faire avec l'inattendu, mettre à découvert la chaîne d'organisations pragmatiques qui règle dans une même logique comptable, la dimension de logements, la façon d'habiter, la dimension des carrelages de la salle de bains, le financement, les attributions, le coût des loyers, les coûts de la construction. Ne pas démolir, c'est provoquer les acteurs de la construction sur un terrain inadapté aux règlements. Transformer, c'est finalement faire de la jurisprudence, en relançant sans fin les dés pour créer enfin une multiplicité de cas, de situations, d'actions capables d'asseoir les réflexions hors des modèles et des séries. Les typologies de logements, les tailles des bureaux, les jeux d'enfants dans les jardins publics sont des séries marquées par les conventions et le rituel des procédures. Plus il y aura de multiplicité de cas, moins il y aura de modèles, plus il y aura de libertés d'usage. S'opposer aux démolitions est un combat qui va au-delà du bon sens et de l'empathie. Comment ne pas convenir en effet qu'il est parfaitement crétin de se retrouver, tel le Sapeur Camembert, face à un gigantesque tas de gravats de béton alors que, parallèlement, nombre d'actions de construction

sont à mener, alors que plus de 800.000 demandes de logements sont en attente, alors qu'à l'heure du « développement durable » et des savants calculs sur la consommation des ampoules électriques, les salariés français parcourent en moyenne 26 km par jour pour se rendre sur leurs lieux de travail, qu'ils passent entre 19 et 32 mn dans les transports, alors que l'économie a largement perdu de sa superbe ?

Transformer, adapter, prolonger, ajouter, rapprocher, associer, permettre le mouvement, la fluidité, c'est créer une chance unique de voir enfin émerger les questions d'habiter, de travailler, de s'amuser de la profonde léthargie dans laquelle 40 ans d'histoire des politiques architecturales et urbaines ont plongé le logement, les espaces de travail, les espaces de loisir et les villes.

« Oh ! » s'exclament en chœur les acteurs compétents : « Les statistiques montrent que les gens sont heureux, qu'ils sont à 80 % satisfaits de leurs logements ! » Mais oui, mais oui, ils sont statistiquement satisfaits, satisfaits d'être logés, satisfaits d'avoir un boulot, mais la part de liberté d'usage, la part de plaisir, la part de facilité est-elle atteinte ? Pour le logement, est-il possible de faire des choses aussi simple que de prendre un peu le soleil, d'étendre du linge sans mutiler une pièce, de faire de la musique sans déranger sa mère, de garer son vélo sans recevoir un courrier recommandé,

de laisser un ami s'installer confortablement chez soi, de recevoir ses 28 frères et sœurs pour un repas, de jeter ses bouteilles en verre dans la poubelle idoïne sans risquer de réveiller le quartier, d'aller paisiblement bosser et faire ses courses à pied, d'attraper à deux pas de chez soi un transport en commun pour traverser la ville à toutes heures de la nuit ? Ces plaisirs sont-ils apparents dans la programmation des logements actuels ? Sont-ils présents dans les volontés de renouvellement urbain ?

« POURQUOI TANT DE PUNITIONS ? »

Depuis 2000 ans, nous payons la « dette infinie du Christ », mettons le plaisir en apnée et nos « sourires en grève ». Cela a certainement à voir avec la facilité avec laquelle nous sommes prêts à accepter l'idée de vivre si éloignés de nos envies et de nos natures mobiles. Je crains qu'à cette dette, s'en ajoute une autre, celle de l'environnement. Qu'en rémission de nos péchés, ne s'abatte sur nous un déluge d'âneries technologiques et de réglementations durables sans effet sur nos attendus et nos plaisirs. Un remake, en quelque sorte, des années 1990 où l'isolation et l'amiante ont tartiné nos grands ensembles à grand renfort de finance, sans qu'à aucun moment ne se pose la question du logement. Qui donc à cette époque a pris plaisir à habiter dans 20 cm d'épaisseur de laine de verre ?



City never commented on the more human and enlightened alternatives, being offered by the ministry in charge of architecture.

“NOTHING, IS AT LEAST SOMETHING”

The idea of never resorting to demolition was not born from some exaggerated respect for history or a nostalgic idea about heritage. From now on, not demolishing constitutes the creation of a new strategy. A strategy of checks and balances; working against the inevitability of “deception and disillusionment”. Where architecture renews its commitment to the pleasures of life, the fundamental meaning of living in a home, of occupying four walls, and the general question of the freedom to use the space as one thinks fit. “Preserve and transform” is a tool used to slide into the cracks of deregulation, diversity, attitudes with ability to multiply such cases over and over again. It is not a strategy of exception but a strategy on mass to allow everyone the opportunity to create their own infinitely varied world in their own home. The lamentations and failed hopes of architects over the last 30 years have become a sort of elegy to the cause, accepted, recognised but inoffensive. Away from the rest of Europe, the French touch, the cultural exception, the centres of

excellence, and other such rocket launchers, are today’s most hallucinating personifications of this languorous complaint. Basically, this type of narcissistic expression emanates from the desperation created by a lack of recognition and a lack of love. Whether by reflex or a conscious reaction, this sad fact of life covers itself with joy and energy so that it can take its bow under the spotlight on the stage of “business”. Exceptions are just for the mediocre. Without this goal, anything considered an exception or singular would be the most efficient way to perpetuate poverty and let it spread. 75% of the funds allocated to building projects globally are used for the housing market. 95% of housing construction projects generate a “product”, whether standard or financial. The agitation should concentrate on the mass as a whole, and not on the individual elements that draw your attention. For housing, not resorting to demolition is like dealing with the unknown. Uncovering the pragmatism of the organisational chain which rules everything from an accounting point of view; housing size, lifestyle, the size of the bathroom tiles, finance, attribution, rental costs, building costs etc. Not resorting to demolition is tantamount to a direct act of provocation against actors of the building industry, in a market inadapted to rules and

regulations. Transforming, is, in the end, an act of jurisprudence; continually throwing the dice to eventually create a multiplicity of cases, situations and actions, capable of supporting ideas and reflections outside of the standard models and series. The different types of housing, the size of offices, the children’s play structures in the public parks, are all governed by conventions, agreements and contracts and the rituals of procedures. If there are more cases, there will be less models, and users will have more freedom. Opposing demolition is a battle which involves more than good sense and empathy. How can one not agree that it is perfectly ludicrous to be faced with a gigantic pile of rubble, like the historic comic book character the *Sapeur Camembert*, when at the same time there are so many construction projects in process; when there are more than 800,000 families waiting for council housing; when we are supposed to be moving towards sustainable development; when the specialist technicians calculate how much energy is being used by a light bulb; when French workers spend between 19 and 32 minutes travelling on average 26 km per day to get to work; and there is nothing to be proud about in the economy.

The acts of transforming, adapting, prolonging, adding, bringing together, uniting, allowing movement and fluidity,

create a unique opportunity to answer the fundamental questions concerning the way we live in a home, the way we work, the way we amuse ourselves. This opportunity comes after 40 years of sustained lethargy for architectural and urban policies and the influence this has had on housing, working areas, leisure areas and town and cities in general.

“Hang on!” cry the specialists: “statistics show that most people are actually happy with their lot, and 80% are satisfied with their accommodation!” Alright, alright, statistically they are satisfied. Satisfied because they have a home. Satisfied because they have a job. But what about their freedom, their lifestyle, their leisure time? Do they have an easy life? Have they achieved this yet? When it comes to housing, is it possible to do something as simple as sitting in the sun; hanging out the washing without mutilating a room; playing a musical instrument without upsetting your mother; parking your bicycle without receiving a registered letter; letting a friend stay for a few days; inviting your 28 brothers and sisters round for a meal; putting your empty bottles in the appropriate container without waking up the neighbours; going to work without any problems; walking to the shops; going down the road and using public transport to get across town at any time of the night? Are these simple pleasures considered

Pauvre petit garçon derrière sa fenêtre du 15^e ! Les dangers de la « contagion émotionnelle » de l'écocitoyenneté sont une raison de plus pour considérer la transformation des existants comme le rare territoire capable d'opposer à une stratégie de marché, une stratégie de cultures adaptées aux plaisirs des gens. Finalement, cette immense quantité de « rien », cette immense matière faite de grands ensembles, d'accumulations d'immeubles trop grands, trop petits, trop sales, trop mal placés, trop pas assez machin, considérons-la pour ce qu'elle est, acceptons ce qu'elle a déjà permis d'offrir et, avec peu de choses, faisons-en de l'extraordinaire. Furetons sur les territoires, sur toutes les situations et matières existantes pour y installer une « instabilité définitive ». Sur les terrains *extra muros* de la Villette, installons un nouveau Zénith plus vrai que nature. Sur les derniers résidus construits de l'île Seguin, sur les terrassements et les constructions fragiles des favelas de Rio et de Sao Paulo, sur les toits des villes, ajoutons de merveilleux logements. Engageons-nous pour que, lorsqu'il

n'y aura plus d'enterrement, la Madeleine devienne le seul sanctuaire du « monde sauvage », pour que 100 sites parisiens de logements *intra muros* puissent être transformés pour créer de la densité et parler enfin du logement, pour court-circuiter une vingtaine de portes périphériques afin de faire entrer la banlieue dans Paris... Ou l'inverse. Faisons un effort objectif sur cette somme de rien à enchanter... Faisons un effort pour ne plus s'ennuyer avec l'architecture, matière si dérisoire au regard des affaires du monde et pourtant si essentielle à son usage. D'accord, c'est vrai, irrémédiablement, je continue à croire avec quelques amis, qu'un beau matin, ici et là, les lapins auront des ailes.

FRÉDÉRIC DRUOT, ARCHITECTE

and available in today's housing programs? Are they even part of the urban renewal planning process?

“WHY IS SOCIETY BEING PUNISHED IN THIS WAY?”

For 2000 years we have been repaying “the infinite debt owed to Christ”, by retaining our pleasures “in apnoea” and letting our smile “go on strike”. This has certainly something to do with why we so easily accept being estranged from our desires and changing natures. Unfortunately, on top of this debt, there is our debt to the environment. As part of the remission of our sins, we are inundated with a load of technological rubbish and ever growing rules and regulations, which pay no attention whatsoever to our aspirations, needs and pleasures. It's as if we were in a remake of the 1990's, when insulation and asbestos covered our agglomerations, at a certain cost, without really considering the problem of housing. Who, at that time, was happy to live with 20 cm of glass wool?

What a shame for the little boy stuck behind the window on the 15th floor!

The dangerous “contagious emotions” of eco-citizenship, are another reason to seriously consider the transformation of what exists as the unique territory capable of confronting market base strategies to a cultural strategy adapted to please people.

Finally, we should take this immense quantity of “nothing” for what it is; an immense quantity of matter made up of large groups of buildings, some of them too large, some too small, some too dirty others not in the right place, and some, just not enough... well, whatever! But, in any case we should accept each part for what it is and what it represents; what

it has given and already offered to others. Then, maybe, with only a small effort, we could make something quite extraordinary. If we ferret around everywhere in France, we could find all those sites where we can install some element of “definitive instability”. We could build a new, larger than life, Zenith concert hall just outside of la Villette. We could instore some amazing new housing projects using the last buildings left on the Ile Seguin in the middle of the Seine, west of Paris, or amongst the fragile terraces and constructions of the Favelas in Rio and Sao Paulo, or on the roofs of towns and cities everywhere. Let's commit ourselves so that, when there are no more burials, we make la Madeleine the only remaining sanctuary of the “uncivilised world”. So that we transform a hundred housing sites in central Paris in order to densify. With this sort of critical mass we could really start the debate on housing. We could even by-pass 20 or so ‘Portes’ around the ‘Périphérique’ ring road and let the suburbs into Paris, or the other way round!

We should make an objective effort and do something special for enchanting this quantity of nothing... We should try to never get bored with architecture, a subject often treated with derision in the world but absolutely essential for the world to function properly.

I agree, it is true, irremediably, I still believe, and some of my friends do as well, that we will wake up one morning and find that, here and there, rabbits will have wings.

FRÉDÉRIC DRUOT, ARCHITECTE